

lui arrivait de commettre une pareille étourderie.

Rose comprit la force des coups, mais non celle de l'argument. Elle ne pouvait s'expliquer comment les devoirs qu'elle remplissait au théâtre étaient glorieux pour elle, tandis qu'une simple visite faite par Rose dans ce même lieu serait regardée comme un crime.

Un jour que M. et madame Papino, ainsi que leurs élèves, étaient partis au théâtre, Rose était restée seule avec Béatrice pour terminer certaines réparations qu'exigeait sa toilette.

— J'arriverai en retard, dit-elle, et je vois d'ici maman me dire : Rose où avez-vous été, mademoiselle ? et papa ne va pas manquer d'ajouter en prenant une attitude superbe : — Rose, ma chère, il faudra que je te corrige de cette horrible paresse ! — Mais, poursuivait-elle, tout cela est bel et bon, je ne pouvais sortir dans l'état où j'étais, et être un objet d'horreur pour personne.

— Vous ne serez jamais un objet d'horreur, dit Béatrice, vous êtes trop jolie pour cela.

Rose, dont la vanité était flattée, se mit à rire.

— Ah ! ma chère petite Béatrice, dit-elle, attendez seulement que j'aie dix-sept ans et que je sois première danseuse de l'Académie de musique, et vous verrez ce que je deviendrai. Je ferai la loi aux directeurs. Ah ! Béatrice, nous serons toutes les deux de grandes dames, nous habiterons dans de belles maisons, et nous aurons des domestiques pour nous servir.

— Béatrice secoua la tête et soupira.

— Je ne désire ni argent, ni joyaux, ni grandes maisons, ni domestiques, répondit-elle. Je crois que tout cela n'apporte que misère.

— Allons donc, enfant, vous ne savez ce que vous dites, répliqua Rose, en se regardant dans une glace. Vous changerez d'idée un jour.

— Vous êtes charmante, dit Béatrice, en ouvrant la fenêtre et en regardant le ciel. Il fait beau temps, et l'air paraît très-doux.

Rose se retourna prestement, frappa des mains et la regarda d'une certaine façon. Une pensée lui avait traversé l'esprit.

— Vous n'êtes jamais sortie de cette maison depuis le jour où vous en avez franchi le seuil pour la première fois ? dit-elle.

— Non, répondit Béatrice.

— Pas une seule fois ?

— Pas une seule fois.

— C'est-il possible !

Elle posa sa main sur l'épaule de Béatrice.

— Est-ce que papa vous a défendu de jamais sortir de la maison sans sa permission, Béatrice ? demanda-t-elle en ouvrant de grands yeux.

— Non, on ne m'a jamais parlé de cela. Pourquoi me faites-vous cette question ?

Rose frappa des mains joyeusement.

— Vous êtes sûre, bien sûre, bien sûre, que ni papa ni maman ne vous ont jamais recommandé de ne pas sortir sans qu'ils vous l'aient permis ? demanda-t-elle encore.

— Parfaitement sûre, répondit Béatrice ; et, pour dire la vérité, je n'ai nulle envie de sortir, et, conséquemment, je n'en ai jamais demandé la permission.

— Vous en avez le désir, mademoiselle ! s'écria Rose, avec excitation. Vous savez bien que je ne me trompe pas, n'est-il pas vrai ? Allons, mademoiselle, si vous voulez que je vous aime encore plus, que je vous adore, en un mot, vous allez me dire : Chère petite Rose, je t'en prie, mène-moi faire une promenade avec toi, ce matin.

— Mais... objecta Béatrice.

— Il n'y a pas de mais, comme dit papa,

s'écria Rose avec vivacité, et pas de questions. Dites-moi ce que je vous ai dit, ou je ne vous aimerai plus jamais, et je n'irai pas à la répétition. J'irai me coucher, ou je ferai quelque chose d'horrible, si bien que papa me battra et m'enfermera dans une chambre pendant toute une année. Allons, ma douce et chère petite Béatrice, demande-moi cela, si tu m'aimes un peu ; je serais si malheureuse si tu me refusais.

Elle enserra Béatrice dans ses bras et la pressa sur son cœur.

Béatrice, incapable de résister à ces supplications, proféra les mots magiques, et Rose se mit à sauter par la chambre comme une folle. Elle tira vite les vêtements de Béatrice de la malle où ils étaient serrés et l'habilla rapidement, mais avec un goût remarquable ; car, quoique le chapeau et le manteau de la pauvre enfant fussent dans un piteux état, elle sut, avec une dextérité merveilleuse, leur donner une forme et une tournure qui les rendaient méconnaissables.

Quand Rose eut achevé la toilette de Béatrice, au moyen de divers objets qu'elle lui prêta, elles descendirent l'escalier, et sortirent dans la rue. Rose marchait d'un air superbe, et elle était si fière de sa protégée qu'elle se donnait une dignité qui devenait presque comique, à force d'exagération.

Sa langue allait avec une telle rapidité qu'il lui aurait été bien difficile de savoir ce qu'elle disait ; mais elle ne laissait jamais passer un objet intéressant sans le désigner à l'attention de son amie. Elle s'étendit avec tant d'adresse sur les merveilles des théâtres en général, que Béatrice, dont l'imagination était impressionnée, lui dit :

— J'aimerais assez à voir l'intérieur d'une de ces maisons.

Rose se redressa.

— Marchons, dit-elle.

— Voulez-vous me mener avec vous au théâtre.

Rose passa son bras autour d'elle, et l'embrassa en pleine rue.

— Chère petite, dit-elle, comme tu es intelligente !

Rose se dirigea vers son théâtre plus vite qu'elle n'avait jamais fait. Elles arrivèrent enfin dans une rue sur un côté de laquelle s'élevait un énorme bâtiment, et Rose s'arrêta à une porte, qui paraissait conduire, à première vue, dans une cave. Elle entra, en tirant Béatrice après elle, celle-ci se trouva bientôt dans une pièce qui aurait pu servir de modèle pour l'antichambre d'une prison tant elle était noire et sale. Il y avait une cheminée, avec du feu dedans, une table et deux chaises, une sorte de buffet mystérieux, et un cadre sur lequel étaient apposées des affiches. Les personnes qui entraient et sortaient ne manquaient jamais de jeter un coup d'œil sur ces affiches. Quelques-unes s'arrêtaient brusquement, pour prendre une lettre, et d'autres s'en allaient en fredonnant un air ou un refrain.

— Voici la porte de la scène, murmura Rose, en traversant lentement l'appartement, et en posant la main sur une porte fermée.

Elle fut arrêtée par le cerbère de l'endroit, qui semblait avoir des engelures aux mains, et un rhumatisme dans les jambes.

— Ohé ! cria-t-il, qui va là ? Ah ! bien, c'est la petite Papino, passez.

Rose avait, tout d'abord, senti son cœur défaillir ; mais son anxiété ne fut pas de longue durée, et elle entraîna Béatrice après elle. Notre héroïne n'osait avancer, mais son amie la poussa, en disant :

— Allons, venez donc, ma chérie ; n'ayez pas peur. Je vous dirai quand il y aura des marches et qu'il faudra descendre. Nous serons sur la scène dans une minute.

Elles y arrivèrent effectivement en peu de temps.

Béatrice était comme étourdie, et fort embarrassée d'elle-même, tant l'endroit était sombre, spacieux, et rempli de toiles qui atteignaient jusqu'au sommet de l'édifice. Tout avait un air sale, et elle ne vit rien qui lui donnât une idée des splendeurs dont on lui avait parlé.

Elle aperçut sur la scène des messieurs et des dames, en habits de ville, tenant un livre à la main, et causant entre eux, de la façon la plus naturelle du monde ; mais elle avait beau regarder, elle ne voyait rien qui pût la jeter en extase.

Rose sentit que Béatrice n'était pas encore émerveillée, et elle la conduisit sur la scène, tout près de la rampe, et lui montra la salle, avec son orchestre, ses galeries et ses loges. Béatrice éprouva une sorte de terreur. Elle regarda l'énorme amphithéâtre qui s'élevait devant elle, mais il y régnait une telle obscurité qu'elle discernait à peine les décors qui, le soir aux lumières, produisent un effet magique. Tandis qu'elle était ainsi occupée à regarder, et avant qu'elle pût répondre aux cent mille questions que lui faisait Rose, quelqu'un tomba à côté d'elles et faillit les précipiter dans l'orchestre.

Tandis que Rose et Béatrice étaient à regarder la salle, l'orchestre, ses galeries et ses loges, elles furent rencontrées par le régisseur qui ne se gêna pas pour les gronder toutes les deux pour être là, où elles n'avaient pas affaire.

— Allons-nous-en vite ! cria-t-il. Jeune Papino, que je vous y reprenne. Je rendrai compte à votre père de votre conduite. Allons, dépêchez-vous ; vos amies sont en haut dans le premier salon. Voulez-vous vous en aller, petites courcuses.

— Ne parlez pas à ces pauvres enfants avec tant de sévérité, Monsieur Daubrée, dit une belle et jeune dame, qui était mise avec élégance.

C'était l'un des principaux personnages de la maison ; elle était sur la scène, répétant son rôle, et elle avait jeté un cri d'effroi lorsqu'elle avait vu M. Daubrée et les deux enfants sur le point de disparaître dans l'orchestre.

— Ma chère madame, répondit le régisseur, ces petites gens n'ont point affaire ici, du moins pour le moment. Elles sont comme de petits chiens gâtés ; toujours sous les pieds de quelqu'un. Voyons, allez-vous déguerpier, petites vermines ?

— Mais vous êtes un monstre, s'écria une vieille dame, qui avait généralement pour partage les rôles de vieilles filles et de matrones. Restez, mes petites, attendez un moment, pauvres chéries, je crois que vous attrapez plus de coups que de gâteaux.

Elle courut à une chaise, sur laquelle était un énorme sac dans lequel elle plongeait la main.

— Cela ne marchera pas aujourd'hui, s'écria M. Daubrée en se frottant le nez, et en profitant de l'occasion pour parler à un monsieur qui écrivait à une table placée dans un coin, près de l'avant-scène, et qui occupait l'emploi de copiste.

— Comme cela se trouve bien, s'écria la jeune dame que nous avons signalée, j'ai justement une boîte de bonbons. Venez mes petites, tendez vos mains.

En parlant ainsi, elle ouvrit un petit sac en cuir bleu qu'elle avait au bras, et en tira une jolie boîte.

Rose, attirant Béatrice avec elle, et faisant une révérence à la dame, lui dit de sa voix la plus douce :

— Merci, mademoiselle Blanche Souville, je vous remercie beaucoup.